

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers / Couverture de couleur
- Covers damaged / Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated / Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing / Le titre de couverture manque
- Coloured maps / Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) / Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations / Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material / Relié avec d'autres documents
- Only edition available / Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin / La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure.
- Additional comments / Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated / Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed / Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies / Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials / Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from scanning / Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été numérisées.

PRO · CHRISŒ · SVMPŒSISŒIS · SPIRITVALIS · MILITIAE

3ème Année.—Mai 1876.

No. 8.



SACRAMENTVM · ET · ARMA · LVICIS · AC · IVS · ET · IUSTITIAE · FORŒI · ET · ERRE · IN · ER · CON · Q · AN · D · I · S ·

GRATIA · MV · IMPENSIV · VOBIS · DILECTI · FILII · QUI · POSITO · GLADIO · QV ·

LECTORE · LAGINE · DE · PIED · AL · VNION · ALLŒŒ · 25 JAN · 1873.

AVIS DE L'ADMINISTRATION.

Le "Bulletin" est mensuel.—Le jour de publication est fixé au 25 de chaque mois.  
L'abonnement est annuel et strictement payable d'avance :

Pour le Canada.....	\$1.00
Pour les Etats-Unis.....	1.50 (en or)
Pour l'Etranger.....	2.00 (en or)

Prière d'adresser franc de port, tout ce qui regarde l'administration et la rédaction du journal, à M. NAP. ROULEAU, au Casino de Montréal, No. 31, Rue Côté.

UNION - ALLET.

OFFICIERS EN CHARGE.

Président-Général.....	A. LAROCQUE.
Vice-Président-Général.....	CH. GUILBAULT.
Trésorier.....	NAP. ROULEAU.
Secrétaire.....	A. MARTIN.
Assisiant-Secrétaire.....	IS. MARION.
Aumônier.....	M. le Chanoine E. MOREAU.

CONSEILLERS.

G. A. DROLET, A. PRENDERGAST, O. AUGER, A. COUTURE,  
J. B. MONNIER, L. FORGET, G. PERRAULT, T. SAUVA-  
GEAU.

VICE-PRÉSIDENTS LOCAUX.

Montréal.....	A. PLAMONDON.
Québec.....	CHS. GUILBAULT.
Ottawa.....	L. H. POULLIOT.
Piopolis.....	D. LECLAIR.
Trois-Rivières.....	J. P. PANNETON.
St. Hyacinthe.....	J. B. ST. ONGE.
Manitoba.....	M. L'ABBE FORGET.
Rimouski.....	ED. BRUNELLE.

"Le Casino de Montréal."

Pour compléter l'aménagement de cette Institution, les Directeurs ont fait construire une annexe à la Salle de Billards, où les amateurs d'escrime, de boxe et de bâton, pourront s'en donner et en recevoir, à cœur joie.

Le maître d'armes donne des leçons tous les Lundis, Mercredis et Jendis soirs de 8 à 11 heures. Le professeur de boxe, les Mardis, Jendis et Samedi<sup>s</sup> aux mêmes heures.

Il faut être membre du Casino pour s'inscrire comme élève.  
Les membres désireux de suivre les cours d'escrime et de boxe devront s'entendre avec les Professeurs pour les conditions, qui sont des plus libérales.

ADMISSION AU CASINO—\$10.00 de droit d'entrée. \$4.00 de souscription annuelle—donnant droit de 9 heures A. M., à minuit, à deux salles de billards, à la chambre de nouvelles, aux salons de jeux et de conversation, au Piano et à la salle de tir.

Les Zouaves ne paient pas d'entrée, leur contribution annuelle est de \$4 et ils sont invités à se prévaloir de ces avantages exceptionnels.

Bureau des Directeurs du Casino pour l'année 1876.

N. RENAUD, Président.

ANASTASE PLAMONDON, Sec.-Trés. et

Administrateur.

CHAN. EDM. MOREAU, . . . . .	} Membres du Comité.
G. A. DROLET, . . . . .	
J. O'CONNOR, . . . . .	
T. FOGARTY, . . . . .	
E. TURGEON, . . . . .	
S. E. GLOBENSKY, . . . . .	
A. LAROCQUE, Jr., . . . . .	

PRESSE ZOUAVE.

- Le Crusader* (Angleterre) Semi-mensuel, abonnement, \$2.00; se public à Londres, 18 Paternoster Row.
- La Croix*, (Belgique) Hebdomadaire, abonnement, 10 frs.; se public à Bruxelles.
- La Fedelta*, (Rome) Hebdomadaire, abonnement, 10 frs.; se public à Rome, 18 Piazza di Tor Sanguigna.
- La Vraie France*, Quotidienne, abonnement, 40 frs.; se public à Lille.
- Journal des Trois-Rivières*, (Canada) Bi-hebdomadaire, abonnement, \$3.00; se public à Trois-Rivières, Rue St. Antoine.

Manufactures françaises d'ornements d'église  
220 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL

COULAZOU ET BEULLAC  
RUE NOTRE-DAME, 220,  
MONTREAL.

MAISON COULAZOU & CIE DE MONTPELLIER  
MAISON C. CHAMPIGNEULLE DE BAR LE DUC  
ORNEMENTS D'ÉGLISES, STATUES, VITRAUX

Succursales des deux Maisons, Lyon, Paris, Metz, Bruxelles, Londres et Montréal.

Nous avons l'honneur d'informer Messieurs les ecclésiastiques que nous venons de fonder à Montréal, Rue Notre-Dame, 220, un dépôt d'ornements et d'orfèvreries d'Eglises fabriquées dans nos ateliers de Lyon et de Paris.

Nous aurons aussi le dépôt des statues religieuses et des vitraux artistiques de la Maison Champigneulle qui a obtenu les plus hautes récompenses aux expositions universelles et notamment à l'exposition universelle de Rome pendant le Concile.

Messieurs les curés et les communautés religieuses qui voudront bien nous faire l'honneur d'une visite obtiendront chez nous aux conditions des prix de fabrique les modèles les plus nouveaux et du meilleur goût.

Nous arrivons en Canada sous les meilleurs auspices et avec de nombreuses lettres de recommandation de N.N. S.S., les Evêques de France avec lesquels nous sommes en relations depuis longues années, nous nous bornerons à citer celle que S. G. Monseigneur de Montpellier a bien voulu nous remettre avant notre départ.

François Marie, Anatole De Roverié De Cabrières, par la miséricorde divine et la grâce du St. Siège apostolique, évêque de Montpellier.

Certifions que la Maison COULAZOU et Cie, dont le siège principal est établi à Montpellier depuis 40 ans est très honorablement connue de Nous, de tout notre clergé et de clergés des diocèses environnants, qu'elle a constamment fourni notre cathédrale et la plupart de nos paroisses de tous les objets relatifs au culte, à la satisfaction générale. Nous recommandons tout particulièrement cette maison aux membres du clergé américain. Nous sommes persuadé qu'elle justifiera pleinement la confiance qu'on voudra bien lui accorder.

† F. M. ANATOLE, Evêque de Montpellier,  
Montpellier, le 24 avril 1874,

Nous soussigné, attestons que la présente lettre est authentique, et que la signature ci-dessus est vraiment celle de Mgr. l'Evêque de Montpellier.  
† IGNACE, Ev. de Montréal.

Montréal, 11 juin 1874.

Envol sur demande de dessins modèles, photographies ou en nature au choix.  
Toutes les demandes devront être adressées à M. R. Beullac, Directeur-Gérant des manufactures françaises d'ornements d'église.

220 RUE NOTRE-DAME, MONTREAL.

Montréal, 18 juin 1874.

“Aime Dieu et va ton chemin”



# Bulletin de l'Union-Allet

Vol. III.

MONTREAL—26 MAI, 1876.

No. 8

## SOMMAIRE.

1. AVIS DE L'ADMINISTRATION.
2. AMA DIO E TIRA VIA.—CHARLES PAQUET.
3. ROME ET PIE IX.
4. LE LENDEMAIN DE LA PRISE DE ROME.
5. LA CROIX.
6. QUATRIÈME SOIRÉE DU CASINO.
7. LE LIVRE D'OR DES ZOUAVES PONTIFICAUX.

8. ASSEMBLÉE GÉNÉRALE.
9. ACTES OFFICIELS.
10. PETITES NOUVELLES.
11. NÉCROLOGIE.
12. NAISSANCES.
13. DISCOURS DE MGR. D'ANGERS.
14. ANNONCES.

## AVIS DE L'ADMINISTRATION.

— L'administrateur du BULLETIN prie nos abonnés de vouloir bien lui expédier, 31 rue Côté, le montant de leur abonnement *par la poste*, autant que possible.

Ils peuvent encore s'adresser directement à M. Plinguet, éditeur du BULLETIN, rue St. Jean-Baptiste, No. 39, qui est autorisé à percevoir les abonnements et à donner des reçus sur présentation du compte.

## “AMA DIO E TIRA VIA.”

CHARLES PAQUET.

Il n'y a que les nobles et saintes causes qui enfantent les grands dévouements. Dans toutes les conditions sociales, il surgit, de temps à autre, de ces hommes aux convictions profondes, qui, pour un principe, brisent avec le monde, avec la fortune qui leur sourit, et sacrifient ce qu'on appelle un bel avenir.

Il y a bientôt neuf ans, un jeune homme distingué sous le rapport de la naissance, de la fortune et plus encore par sa profonde instruction et ses ardentes sympathies pour la cause pontificale, disait adieu aux jouissances qui l'entouraient pour s'enrôler sous le drapeau de Pie IX et se faire soldat de l'Eglise.

M. Alfred LaRocque eut le bonheur de verser son sang pour la défense du trône du Pape-Roi et paya de sa personne à la glorieuse bataille de Mentana. C'était un beau dévouement et le sang de ce mercenaire engendra la croisade canadienne.

M. Charles Paquet, dont le départ pour Rome le 1er Mai courant nous inspire ces réflexions, fut un des cinquante Zouaves Pontificaux, qui coururent se ranger autour de la chaire de Pierre, après Mentana.

La Providence ne voulut pas que le dévouement de Charles Paquet fût scellé de son sang. Pendant les trois

années que M. Paquet monta la garde aux portes du Vatican, sa conduite fut celle d'un vrai soldat du Pape, toute de dévouement, de fidélité et de bonne camaraderie.

Le 20 septembre 1870 vit entrer, la honte au front, les hordes piémontaises, dans l'enceinte de la Vie Eternelle; pendant que Cadorna et ses 75,000 soldats faisaient leur entrée triomphale par la *Porta Pia*, les glorieux vaincus de Pie IX, assemblés sur la place St. Pierre, poussaient une dernière fois le cri de “Vive Pie IX” et défilaient par la *Porta Angelica*. Charles Paquet était du nombre.

M. Paquet, les yeux pleins de larmes, la rage dans le cœur de laisser son Pape-Roi prisonnier des Piémontais, jura alors de revenir partager la captivité du Souverain-Pontife et de lui donner le reste de ses jours.

Charles revint au Canada la mort dans l'âme et avec l'intention bien arrêtée de retourner à Rome aussitôt que faire se pourrait. Pendant son séjour en Amérique, M. Paquet s'occupa activement d'unir ses Zouaves en consolidant l'Union-Allet. Ce bon Zouave a contribué plus qu'aucun de ses camarades à la fondation du *Bulletin de l'Union Allet*, à sa propagation et surtout à sa continuation. Il fut l'instigateur de la plus belle démonstration zouave, qui se soit encore faite en Canada, en réunissant dans la vieille cité de Champlain plus de 250 zouaves, pour l'assemblée générale de 1873.

M. Paquet, pendant son séjour à Québec, fut toujours président de sa section; il fallait voir si ça marchait rondement et pontificalement; nous ne vous disons que ça. Ce fut avec beaucoup de peine que les 250 camarades réunis le décidèrent à accepter la présidence générale, qu'il remit l'année suivante à M. Désilets.

La section de Montréal étant la plus nombreuse, avait par conséquent plus besoin des services et des bons offices d'un Zouave aussi dévoué que M. Paquet, pour activer par son exemple, la tiédeur de ses membres. En vrai soldat de Pie IX, M. Paquet fit le sacrifice d'une po-

sition responsable et très-honorable à Québec, pour venir à Montréal prendre la direction du *Casino*, l'administration du *Bulletin*, et se donner à ses zouzous, tout à tous; mais avant de conclure son engagement, M. Paquet fit insérer au procès verbal qu'il serait libre de quitter sa position de gérant du *Casino*, sous vingt-quatre heures d'avis donné au Bureau de Régie, "au cas où il partirait pour Rome."

L'amour de Charles pour Pie IX se retrace ainsi, jusque dans les actes les plus ordinaires de sa vie. M. Paquet refusa des positions très-avantageuses pour toujours être *in readiness* à partir pour la Ville Eternelle.

Nos lecteurs croiront sans peine que le vide causé dans la colonie zouave par l'absence de notre camarade est impossible à combler. La chambre du Père Charles et son fumoir étaient deux établissements Romains, où l'on vivait en zouaves et où tout nous rappelait les belles années de notre service dans l'armée pontificale. Trophée d'armes, tableaux, statues, galerie de portraits en pied des généraux Lamoricière, Kanzler, Courten, Charrette et de notre vieux Colonel Allet, photographies groupées artistement, tout jusqu'aux pipes en *terra cotta*, rappelait Rome et les États Pontificaux.

M. Paquet reçut enfin de Rome un avis que ses services au Vatican seraient agréés. Vous dire qu'en un temps et un mouvement tout fut bâclé, bouclé et ficelé, serait en-dessous de la vérité. Son sac était paqueté depuis longtemps. Ce fut avec assez de difficultés que nous réussîmes à lui faire perdre huit jours pour jouir de sa présence au milieu de nous, pour une dernière fois peut-être; parce que le Père Charles, en nous faisant ses adieux, nous disait qu'il s'en allait vivre et mourir à Rome au service de Pie IX et de son successeur, s'il plaisait à Dieu d'en ordonner ainsi.

M. Paquet est parti pour Rome, pour servir le Pape. Ses talents, ses relations de famille, sa haute respectabilité et ses aptitudes merveilleuses pour les affaires, en auraient fait un homme distingué s'il eût voulu mettre à profit tous ces moyens, pour se faire une position sociale; mais M. Paquet nous disait souvent, que depuis qu'il avait bu des eaux pures de la fontaine de Trévis, et contemplé les traits augustes du Pape, il était destiné à retourner vivre et mourir dans la Ville Eternelle et qu'il se souciait fort peu des offres brillantes qu'on lui faisait tous les jours.

Comme nous le disions en commençant, il n'y a que les saintes causes pour engendrer de pareils dévouements dans ce siècle de fer: n'ayant pu verser son sang pour la cause de l'Eglise, M. Paquet lui consacre sa vie.

M. Paquet s'en va à Rome pour servir le Pape; en quelle qualité, lui demandions-nous? "Je n'en sais rien," répondit-il; l'on m'a écrit que l'on demande mes services et je pars. J'ai fait le sacrifice de ma vie pour la papauté. Que les ennemis de l'Eglise la prennent violemment, ou que je l'use obscurément dans les antichambres, dans les jardins, ou dans les cours, mes vœux seront accomplis." C'est ainsi que se traduit le dévouement et l'abnégation de ce brave Paquet. Lui qui est taillé comme un hercule et qui est qualifié pour

commander un bataillon ou diriger les finances d'une banque, s'en va peut-être s'enfourer dans une position des plus infimes aux yeux du monde, mais grande aux yeux de Dieu, par son abnégation:

Espérons que ses mérites seront récompensés et que sa situation sera en harmonie avec ses aptitudes et ses brillantes qualités

Nous faisons des rapprochements entre le dévouement qui, comme celui de M. LaRocque, a engendré une croisade, et celui de M. Paquet qui s'en va obscurément prendre du service dans la maison du Pape pour la vie.

Lors d'une audience au troisième détachement, le St. Père leur dit qu'il existait une prophétie "que le salut de la Papauté lui viendrait de l'Amérique." Nous espérons bien former partie de ce corps qui devait amener le salut de la Papauté, mais la Providence en a décidé autrement, dans le temps. Qui sait si ce dévouement de Paquet n'est pas le prélude de nouveaux événements. Qui sait si Paquet ne sera pas à Rome comme la sentinelle avancée des gardes, qui nous jettera de temps à autre, par dessus les mers, le cri de "sentinelle, prenez garde à vous."

L'artilleur qui met le feu aux pièces est souvent un soldat obscur, et cependant le résultat de son tir est suffisant pour couler les navires, embraser les villes et faire crouler les murailles. Que Paquet soit en haut de l'échelle sociale ou qu'il soit en bas, peu importe. Il est à Rome, et quand sa grande voix nous arrivera toute imprégnée des parfums qu'il respirera, nous recevrons ses communications avec délices et nous ferons des efforts pour que notre conduite soit en harmonie avec ses leçons. Ses conseils seront aussi goûtés et appréciés s'il nous écrit de Rome, n'étant que valet de chambre du Pape, que s'il était majordome du Vatican.

*Ama Dio e tira via:* Va ton chemin, brave Paquet; tu es parti chargé de nos vœux pour l'auguste Pie IX; s'il t'est donné de le voir, tu diras à Sa Sainteté que par de là les mers, il y a cinq cents vieux de la vieille, qui envient ton sort, de pouvoir s'approcher de leur pontife-roi, et qui s'efforceront d'être, comme tu l'as toujours été, prêts à prendre, sous vingt-quatre heures d'avis, le bâton de soldat-pèlerin pour voler vers Rome, se ranger à tes côtés, chasser de la Ville Eternelle, qu'ils souillent, les soldats de l'hypocrite Victor-Emmanuel.

"Va ton chemin," cher Camarade; nous serrerons nos rangs, pour remplir le vide que ton départ a fait parmi nous, mais nous n'arriverons jamais à pouvoir te remplacer. Tu pars chargé de nos souhaits et de plus chargé de nous représenter auprès du St. Père. Les gouvernements choisissent toujours leurs diplomates les plus adroits, pour envoyer en mission diplomatique auprès des Cours étrangères, de même dans notre corps, le Canada envoie à son Pape le meilleur de ses Zouaves, le plus dévoué et le plus fidèle de ses enfants. *Ama Dio e tira via.*

## ROME ET PIE IX.

Tandis que la Ville-Sainte, transformée en capitale vulgaire, souillée par la Révolution, n'est plus qu'un

sujet de pleurs et de deuil, et semble avoir perdu ces puissants attraits qui en faisaient la Cité universelle, les catholiques y viennent encore protester et prier ; ils organisent d'incessants pèlerinages, et seuls, ils continuent d'y arriver en caravanes nombreuses. Leurs concours, leurs généreuses offrandes, leurs sentiments de filial amour rappellent ces paroles du Prophète : "*Filii tui de longe venient, aurum deferentes et laudem Domini annuntiantes* (1)." "

A propos de l'état présent de Rome, on nous permettra une digression, qui, d'ailleurs, nous ramènera naturellement à notre sujet. Il s'agit d'un aveu très-important échappé au correspondant romain d'une feuille prussienne et protestante, la *Gazette de Cologne* : "Que voulez-vous ? écrit le correspondant, il faut bien avouer, bon gré mal gré, que Rome n'est plus Rome. Cette cité est dégradée, non pas pour l'homme politique, mais pour l'artiste, pour l'homme de cœur, pour les âmes poétiques. De ville universelle qu'elle était, elle a été ravalée au rang de capitale d'un petit royaume, qui en vérité prétendrait se donner des airs de grande puissance, mais qui n'arrivera jamais à l'être. Lorsque, autrefois, on quittait la Rome papale, on ressentait un grand poids sur le cœur, quand bien même on eût été certain de pouvoir y rentrer après quelques jours. A la Rome d'aujourd'hui, l'on dit adieu volontiers."

Aussi ce n'est point la Rome d'aujourd'hui que viennent visiter les catholiques ; c'est le Vatican qui les attire, et ce qui les y amène c'est le langage et l'attitude des oppresseurs du Saint Siège. Ils veulent démasquer les hypocrisies de ce langage, et opposer à cette attitude le grand spectacle de leur dévouement et de leur constance.

Voilà ce qu'est allé accomplir, une fois encore, la députation internationale. Voilà les sentiments qu'elle a exprimés dans l'audience solennelle du 22 mars par l'organe d'un gentilhomme français, M. le duc Des Cars, président de la députation. L'audience a eu lieu dans la salle du Consistoire, où se trouvaient réunies près de deux cents personnes, représentant les principaux pays de l'Europe et les contrées du Nord et du Sud de l'Amérique.

Trois Prêtres Canadiens étaient, à cette mémorable audience, les représentants de notre catholique patrie.

Cette diversité de représentants des nations catholiques, dans l'unité de la foi et de l'amour, était, en quelque sorte, la vivante expression du monde chrétien. Et ce spectacle sublime était complété par la présence de nombreux cardinaux, évêques et prélats, par la couronne de gloire que formaient, autour du trône pontifical, les trois confesseurs de la foi dont le Saint-Père aime à s'entourer, et qu'il avait invités expressément à l'audience : le cardinal Ledochowski, Mgr le patriarche Hassoun et Mgr Mermillod, tous trois exilés de leurs diocèses.

C'est de ce spectacle même que s'est inspiré le Souverain-Pontife dans le magnifique discours qu'il a adressé à l'assistance. Il a parlé des ruines qu'accumule partout

la Révolution, des maux que souffre l'Église, mais en même temps de ses espérances immortelles. Voici le passage principal de ce discours :

"J'aperçois des ruines partout. Je vois les droits de l'Église méconnus et foulés aux pieds, la hiérarchie de l'Église atteinte et condamnée à devenir inutile, parce que tous, à quelque degré qu'ils soient, tous sont frappés et obligés de payer le tribut le plus dur de tous, le tribut du sang sur le champ de bataille, et que l'Église aussi est empêchée de choisir ses ministres. Je vois la liberté d'enseignement, devenue un monopole, augmentant tous les jours ses exigences tyranniques, les accompagnant des plus graves erreurs et quelquefois aussi des plus révoltants blasphèmes. Je vois encore la tolérance accordée partout à tant de délits, à tant de crimes commis contre Dieu, contre la morale et contre l'ordre social, et souvent, très souvent, je vois rendre des jugements inspirés non par la justice, mais bien par les passions les plus mauvaises, celles qui dominent toujours dans les jours bouleversés par la Révolution. Ce sont toutes ces choses, et beaucoup d'autres encore, qui forment le grand amas des ruines de l'Église qui, répandues ici et là, occupent un espace immense.

"Quand je considère ce lugubre tableau, je ne puis m'empêcher de me rappeler la vision du prophète Ézéchiél. Ce prophète fut transporté, en esprit, par Dieu, dans un vaste champ tout couvert d'os arides. Tandis que plein d'étonnement et d'horreur, il contemplait cet affreux spectacle, il entendit retentir à son oreille une voix venant d'en haut et qui disait : Crois-tu qu'il soit possible que tous ces os reprennent la vie ? Le prophète, courbant son front humilié, répondit : Vous seul, ô mon Dieu, vous seul pouvez le faire : *Domine Deus, tu nosti*. Eh bien ! reprit le Seigneur : *Vaticinare de ossibus istis*. Sache que ces os revivront. J'y introduirai de nouveau le souffle de vie, je les recouvrirai de nouveau de nerfs, de tendons, de veines et de sang ; la chair reprendra sa place sur eux, la peau revêtira de nouveau le corps tout entier, et ils revivront.

"Le prophète répéta les paroles du Seigneur, et voilà que, tout aussitôt, un léger bruit se fait entendre, puis un mouvement général ; c'étaient les os eux-mêmes qui cherchaient à se réunir et à se coordonner ensemble, pour former les corps tels qu'ils étaient autrefois : *Factus est sonitus... et ecce commotio*.

"La prophétie, fils bien-aimés, présageait la fin de la servitude d'Israël et son retour dans les terres de la patrie.

"Or, je dirai maintenant : Dieu, en contemplant tout ce vaste champ d'amas et de ruines dont je parlais tout à l'heure, encombré des dépouilles de l'Église de Jésus-Christ, ne pourrait-il pas demander aussi à chacun de nous : *Putas-ne vivent ossa ista?... Vaticinare de ossibus istis ?* Et nous, que lui répondrons-nous ? Avec l'accent de la conviction la plus profonde, nous lui crierons : Oui, oui, Seigneur, tous ces os ressusciteront, parce que l'Église de Jésus-Christ, à qui ils appartiennent, ne peut pas périr ; qu'elle doit exister et se perpétuer jusqu'à la consommation des siècles.

"Oui, toutes ces ruines se relèveront. Mais, avant de

(1) Tes enfants viendront des contrées lointaines, apportant l'or et bénissant le Seigneur. (Is., ix, 6.)

se relever, elles auront, elles aussi, leur commotion. Et, dès aujourd'hui, on voit apparaître cette commotion.

“ N'est-ce pas une vraie commotion que cette noble démarche que vous avez faite, en fils dévoués, pour venir honorer votre père ? N'est-ce pas une commotion que cet empressement des peuples catholiques à fréquenter tant de pieux pèlerinages ? N'est-ce pas une commotion que toutes ces ferventes prières qui, des temples sacrés, s'élèvent vers Dieu ? Et le tribunal de la Pénitence assiégé de toutes parts, et la sainte Table eucharistique fréquentée plus que jamais, et les bonnes œuvres se multipliant partout davantage, tout cela ne prouve-t-il pas que la commotion se fait réellement au sein des ruines de l'Église de Jésus-Christ ?

“ Si les os ne se rapprochent pas encore pour former les anciens corps, souvenez-vous, fils bien-aimés, que l'Église de Jésus-Christ est fondée sur la pierre et est figurée par le roc. Ce roc, aujourd'hui, est battu de tous les côtés par la furie des vents et la rage des flots. La commotion dans l'Église existe ; mais les os épars ne retournent pas reprendre leur premier poste, parce qu'ils sont empêchés par le tourbillon de la tempête, qu'ils reçoivent le mouvement d'en haut, et qu'ils ne cesseront de battre le roc jusqu'à ce qu'ils soient entièrement polis et dépourvus de toute tache. ”

## LE LENDEMAIN DE LA PRISE DE ROME.

(Pour ce qui précède, voir les Nos. de Février et Avril.)

Tandis que, par la pensée, traversant les mers, touchant les rivages de l'Amérique, à l'aspect de nos joyeux clochers nous courions déjà, ivres de bonheur, nous jeter dans les bras de nos chers parents, un mouvement s'élève parmi la foule présente, et dirige notre attention vers la frontière romaine. Un convoi s'annonçait de ce côté. Il ne tarde pas à s'arrêter devant nous, au milieu de la cohue massée sur son passage. Encore des voitures à bagage fermées sous cadenas ! Encore une haie de baïonnettes à l'entour ! Nos cœurs battaient. Nous pensions voir sortir de ces wagons quelques-uns de nos compatriotes qui avaient été faits prisonniers au Pincio et au Macao durant la lutte de l'avant-veille, et peut-être aussi, ceux qu'on avait surpris dans certaines garnisons des Provinces de Viterbe et de Civita-Castellana, quelques jours avant le siège de Rome et dont nous n'avions plus entendu parler depuis ce temps. Mais ce bonheur, hélas ! ne nous était pas encore réservé. C'était la gendarmerie pontificale, composée en grande partie de Romagnols, ces hommes de cœur qui, pour leur trop fidèle dévotion au Saint-Siège, avaient mérité, aux yeux de Victor-Emanuel, d'aller manger le pain de l'exil et de l'esclavage loin de tout ce qu'ils avaient de plus cher : leurs familles, leurs épouses et leurs enfants. Partout nous avions vu les gendarmes magnanimes au poste du devoir et de l'honneur, et nous les retrouvions à cette heure, confiants et forts dans l'adversité. Ce fut pour nous une consolation, dans cette triste circonstance, de pouvoir leur serrer la main et leur exprimer notre sym-

pathie. Quelques minutes après nous partions, eux pour Florence, et nous pour le port de Livourne.

De Ponte-Galera à Orbetello, nous avons été tenus sous clefs et traités comme des bêtes fauves dans nos fourgons ressemblant à des cloaques. Mais à partir d'Orbetello, les portières, à notre grande satisfaction, ne se fermèrent plus le reste du voyage. Grâce à cet acte de libéralité relative, dont la coïncidence avec la nouvelle de notre délivrance prochaine augmentait notre espoir, notre situation devenait moins pénible. Distracts par le spectacle de la nature étrangère qui se déroulait sous nos yeux, nous pouvions chasser plus librement les noires pensées et respirer plus à l'aise.

Tout le littoral de la Maremme Toscane est marécageux et presque désert, mais en revanche, nous avions, à gauche, la vaste étendue de la mer, dont les flots dormant sous les feux des derniers rayons du soleil, étaient sillonnés de navires, de barques de pêcheurs et de mille petites voiles courant sous la brise et se croisant en tout sens le long du rivage. Sur la droite, les Apennins dressaient, au-dessus de leurs flancs couverts de lauriers et de buis, leurs cimes entrecoupées de pics gigantesques et de gorges profondes. C'est dans ces rochers sauvages que Castelfidardo et Mentana donnèrent jadis au ciel une belle moisson de héros et de martyrs : héros de la foi chrétienne ; martyrs de la justice, du devoir et de l'honneur. Oh ! puisque, défenseurs de la même cause et soldats du même drapeau, nous n'avons pu, comme eux, protester par le glaive et notre sang contre l'injuste profanation des droits de l'Église que les piémontais viennent encore d'accomplir, puissent, du moins, leurs âmes saintes et pures offrir à Dieu, avec nos épreuves, le vœu que nous formons de mourir pour la foi de Pie IX, protéger ce doux vieillard dans sa faiblesse et prier le ciel d'abréger ses jours mauvais afin qu'il obtienne le calme après la tempête.

(A suivre.)

## “ LA CROIX. ”

Nous extrayons le passage qu'on va lire d'une lettre que nous écrit M. V. Mousty, ancien Lieutenant aux Zouaves Pontificaux et maintenant directeur de la *Croix*, le vaillant et énergique journal de Bruxelles. Ces paroles flatteuses sont pour nous un encouragement à continuer notre œuvre : nous en remercions le bienveillant auteur ; ses bonnes paroles ne feront que resserrer les liens de bonne camaraderie qui doivent nous unir tous dans le même but et la même fin : le triomphe de l'Église.

“ Je saisis avec le plus vif plaisir cette occasion, pour vous féliciter de votre *Bulletin* que nous attendons toujours à la *Croix* avec une certaine impatience. Je vous félicite tout particulièrement de l'étude que vous venez de commencer sur le *Syllabus* : la société devra ployer le genou devant le *Syllabus*, ou elle périra : hors de lui, point de salut. D'où, le vrai Zouave doit être essentiellement le soldat, le chevalier du *Syllabus* !

“ Bravo donc, chers camarades, qui justifiez et portez si bien votre belle devise : “ *Aime Dieu et va ton chemin.* ”

“ Votre très-humble et tout dévoué en

“ N.-S. J.-C.,

“ Victor Mousty,

“ Directeur de la *Croix*.

“ Bruxelles, veille de Pâques, 1876. ”

## LES SOIREEES DU CASINO

OU

DISCUSSION SUR LE SYLLABUS.

—  
QUATRIÈME SOIRÉE.—  
LE PRÉSIDENT.

 'EST avec un grand plaisir que je vois notre nombre s'augmenter tous les jours depuis notre première réunion. Bientôt cette salle deviendra insuffisante. Evidemment, notre ami le Sergent Charles donne satisfaction au besoin que nous éprouvons tous, plus ou moins, de savoir clairement la vérité vraie sur le *Syllabus*.

Tant de nuages l'obscurcissaient, que nous avons bien de la difficulté à apercevoir ce flambeau que Pie IX a courageusement allumé, au plus fort de la tempête.

Ne vous semble-t-il pas que les paroles de St. Jean trouvent ici leur application : *Lux in tenebris lucet...* ?

Pour nous, c'est à dissiper ces ténèbres que nous travaillons, selon nos faibles forces. Puisse-t-on bientôt voir la lumière briller dans tout son éclat ! Quoiqu'on en ait dit, l'erreur libérale a pénétré dans notre cher Canada, jusque-là si profondément catholique. Hélas ! combien, dans tous les rangs de la société, se sont laissés séduire insensiblement par les écrits captieux des partisans du libéralisme français ! L'école du *Correspondant*, l'organe le plus accrédité de "cette peste plus dangereuse que la commune, (1) a recruté bon nombre d'adeptes parmi nous. Qui sait même s'il ne s'en trouve pas quelques-uns parmi nos camarades ? Eux qui à Rome ne demandaient qu'à sacrifier leur vie pour la défense du Saint Siège !

Seront ils également prêts à sacrifier les idées libérales qu'ils ont puisées à cette école de perdition ? J'ai la confiance qu'une étude sérieuse du *Syllabus* leur montrera la nécessité de renoncer à la dangereuse illusion qui les a séduits. Un vrai Zouave ne peut pas être un catholique libéral. Comment pourrait-il hésiter un instant entre le Pape qui condamne cette erreur, et tout autre, quel qu'il soit, écrivain, homme d'Etat, savant, orateur,—qui l'approuve ? Entre l'Erreur et la Vérité il y a un abîme infranchissable. Il ne peut y avoir ni compromis, ni trêve, ni ménagement, ni convention. Car l'une conduit au salut, l'autre à la perdition ; l'une vient du Père des lumières, l'autre de l'esprit des ténèbres.

Mais, je ne dois pas empiéter sur le terrain du Sergent Charles. C'est à lui à nous mettre en garde contre cette dangereuse erreur, en continuant à nous faire connaître de plus en plus le *Syllabus*.

Je n'ai pas besoin de réclamer votre attention. Je sais avec quel intérêt vous l'écoutez, et combien vous êtes désireux de l'encourager à poursuivre cette étude qu'il n'a entreprise que par amour du bien, et par affection pour ses camarades.

(1) Paroles de Pie IX.

LE SERGENT CHARLES.

Je remercie notre digne Président de l'encouragement qu'il veut bien me donner. C'est un nouveau motif pour moi de faire tout en mon pouvoir pour ne pas trop dépasser mes camarades.

LE CAPORAL THÉODORE.

J'ai le regret de vous dire, Sergent, que je ne suis pas convaincu de la grande importance que vous attribuez au *Syllabus*. Je veux bien croire qu'il paraît avoir une valeur plus grande que je n'avais d'abord pensé, mais, à vous entendre, il aurait même le caractère d'une décision doctrinale. Je suis curieux de savoir quelles preuves vous pouvez apporter à l'appui de cette étrange opinion.

LE SERGENT.

C'est déjà quelque chose de vous entendre avouer que le *Syllabus* vous paraît avoir une plus grande valeur que vous ne pensiez d'abord. Ainsi, il demeure prouvé que ce n'est pas une simple liste des matières ;—que c'est quelque chose de plus qu'un catalogue que le "Pape n'avait probablement ni lu ni vu ;"—que le Cardinal Antonelli, par ordre du Pape, et le Saint-Père lui-même recommandent le *Syllabus* à l'attention des Evêques comme un enseignement officiel,—qu'on doit le recevoir conjointement avec l'Encyclique *Quanta cura*.

Tout cela est acquis au débat, n'est-ce pas, et doit être enregistré comme ayant été démontré incontestablement.

LE CAPORAL.

Soit ; ou comme on disait dans la classe de philosophie, *transeat*. Mais cela ne me suffit pas, et je désire savoir si vraiment le *Syllabus* fixe la doctrine.

LE SERGENT.

Je vous loue, caporal, d'avoir ce bon désir, qui, je l'espère, ne procède pas d'une simple curiosité, mais d'une volonté sincère de connaître la vérité et de l'embrasser, coûte que coûte.

Or, je n'hésite pas à vous dire, et j'espère réussir à vous convaincre, qu'en effet le *Syllabus* renferme un enseignement qui commande notre soumission et lie nos consciences.

LE ZOUAVE VICTOR.

Attention ! l'exorcisme va commencer.

LE SERGENT.

Puisqu'il faut admettre que Pie IX "a voulu que l'on rédigeât un *Syllabus*, afin que les Evêques eussent sous les yeux toutes les erreurs et les doctrines pernicieuses qui ont été réprouvées et condamnées par lui," (1)—puisqu'il faut admettre aussi que Pie IX a déclaré "avoir proscrié certaines erreurs et opinions périlleuses par le *Syllabus*," (2) le bon sens et la logique nous forcent également à reconnaître qu'il avait l'intention de nous donner un enseignement doctrinal. Donc le *Syllabus* possède une autorité intrinsèque qu'il tire de la suprême autorité de celui qui a jugé nécessaire de le publier. Donc le *Syllabus* est un acte réel de cette suprême autorité, comme les Lettres

(1) Lettre d'envoi du Cardinal Antonelli.

(2) Bref aux Com. Cath.

elles-mêmes et les Allocutions, qu'il sert à expliquer et à faire ressortir avec plus de force et de clarté.

Cela est tellement vrai qu'on peut avancer, avec le P. Damas, (1) que si toutes les Lettres et Allocutions publiées par Pie IX, de 1846 à 1864, venaient à être perdues, le *Syllabus* suffirait amplement pour faire connaître au monde chrétien le jugement infailible porté, par ce grand Pontife, contre les principales erreurs de notre malheureuse époque. Cette déduction est tirée logiquement des prémisses exposées plus haut, et elle doit être admise.

LE CAPORAL.

Soit ; mais de ce que le *Syllabus* paraît avoir une valeur spéciale, en ce qu'il est une déclaration ou une manifestation de la doctrine pontificale, doit-on en conclure que le Pape l'ait imposé comme un enseignement obligatoire ? Ne peut-on pas se borner à y voir une indication qui signale certains dangers, ou encore une simple recommandation d'avoir soin d'éviter ces dangers ?

LE SERGENT.

Allons, Caporal, pourquoi chercher midi à quatorze heures ? Ces finesses d'avocat ne peuvent m'en imposer. Parlons rondement, à la militaire. Pour moi, j'aime à parler carrément comme un honnête soldat.

LE CAPORAL.

Et bien, Sergent, voici en deux mots la question. J'accorde que le *Syllabus* est un enseignement, mais je nie qu'il soit obligatoire et liant la conscience.

LE SERGENT.

Voyons, Caporal, que répondriez-vous à un soldat qui viendrait vous dire :—j'ai vu un résumé des principaux ordres émanés du Ministère de la guerre, et que mon colonel a proclamé à la parade, avec ordre de l'étudier et de s'y conformer strictement. Mes camarades et moi nous n'y attachons pas grande importance, vu que ce n'est qu'une espèce de liste d'ordres antérieurs dont personne ne s'occupe guère. Pensez-vous que ce résumé soit obligatoire ?

LE ZOUAVE GEORGE.

Je sais bien qui ne se serait pas avisé de faire une pareille question à Papa Allet, ou au commandant Charrette.

LE CAPORAL THÉODORE.

Pardon, Sergent, mais ne faites-vous pas un peu comme les *Yankees* qui répondent à une question par une autre pour se tirer d'embarras ?

LE ZOUAVE GEORGE.

Hardi ! Sergent ; le diable gigotte, c'est bon signe.

LE ZOUAVE NICOLAS.

Oui, oui, Sergent ; "forcez sur la cloture," comme disait le bedeau à son Curé pendant que celui-ci aspergeait les champs à la procession des rogations.

LE ZOUAVE HENRI.

Ce bedeau-là n'était pas de l'Institut de feu Guibord.

LE ZOUAVE NICOLAS.

Allons donc ! Est-ce qu'il peut y avoir un bedeau dans

(1) *Etudes Religieuses.*

ce pandemonium de libres-penseurs, de Suisses, de Méthodistes, de Calvinistes, de Chiniquistes, etc. ?

Au reste, que nous importe ? N'entendez-vous pas Notre Seigneur nous dire : *Laissez aux morts à enterrer leurs morts ?* (1)

LE SERGENT CHARLES.

Eh bien, mon cher Caporal, puisque la comparaison vous plaît à peu près comme le *rata* de la caserne, j'y renonce pour cette fois, laissant à vos camarades à tirer la conclusion. Donc, vous voulez savoir si l'enseignement du *Syllabus* est obligatoire. Voici une réponse, que ma comparaison a déjà élucidée passablement, ne vous en déplaise. Voyons d'abord le titre :—"Résumé des principales erreurs, etc." Puis, les dix paragraphes intitulés :—"Erreurs relatives, etc." Or, le Pape n'est-il pas le témoin, le gardien, le défenseur, le docteur de la vérité ? Son devoir ne l'oblige-t-il pas de veiller à ce qu'elle ne subisse aucune altération, si petite qu'elle puisse paraître ? Afin de s'acquitter de son auguste charge de Vicaire de Jésus-Christ, n'est-il pas tenu de flétrir toute fausse doctrine, et de commander aux fidèles d'éviter et de repousser cette doctrine ?

LE CAPORAL.

Je ne conteste pas cela, au contraire.

LE SERGENT.

Très-bien. Alors, que prétend donc le Pape, quand, dans un document si solennel, il flétrit une doctrine en la stigmatisant par la qualification d'*erreur* ?

Que prétend-il en répétant jusqu'à onze fois ces mots : ERREURS relatives, etc. ? Il va nous l'apprendre lui-même :

"Vous avez résolu, avec une grande sagesse, de suivre " fidèlement, et en toute obéissance, les enseignements " de cette chaire de vérité, et, la prenant pour guide, d'éviter avec soin toutes les erreurs et les opinions périlleuses, surtout celles qu'ont énoncées la Lettre Apostolique et le SYLLABUS." (2)

Donc, les erreurs réprochées par le *Syllabus* sont des erreurs *proscrites*.

Donc, pour suivre les enseignements du Pape, il faut se soumettre au *Syllabus*.

Donc, s'il y a un devoir pour le Pape de nous commander d'éviter et de fuir toute erreur de doctrine, et il y a aussi un devoir corrélatif pour nous d'obéir à ce commandement. Donc, enfin, le *Syllabus* est un enseignement obligatoire et qui lie la conscience.

LE ZOUAVE HERCULE.

Ce pauvre avocat ne sait plus sur quelle jambe se tenir.

LE SERGENT.

Ce n'est pas tout encore, quoique cet argument soit décisif. Que signifie la lettre du Cardinal Antonelli, en envoyant le *Syllabus* aux Evêques ? Pourquoi leur dit-il qu'il a reçu ordre du Saint-Père de leur expédier le *Syllabus*, sinon pour qu'ils le regardent comme une règle de foi ?

Pourquoi encore ? sinon pour qu'ils enseignent eux

(1) Luc, 9.

(2) Bref aux Com. Cath.

mêmes à leurs ouailles la doctrine proclamée si solennellement par le Chef Suprême de l'Eglise.

Pourquoi encore ? sinon pour qu'ils puissent s'appuyer sur le Saint-Siège afin de s'opposer avec plus de succès aux erreurs qui menacent de troubler la foi et la paix dans leurs diocèses.

Et de fait, que s'est-il passé quand le *Syllabus* fut arrivé à sa destination ? Tous les Evêques, sans exception, ne s'empressèrent-ils pas de promulguer ce jugement porté par le Vicaire de Jésus-Christ contre les erreurs modernes ?

En France, le Ministre des cultes, par l'ordre de son maître, eut l'audace de proscrire ce document du Souverain-Pontife. Ainsi le voulait le César d'alors, irrité de ce coup mortel porté par Pie IX aux doctrines de la Révolution dont il était le partisan couronné. Enivré de sa puissance, il crut, dans son fol orgueil, pouvoir étouffer cette grande voix du Vatican qui retentissait dans l'univers entier.

Mais que firent les Evêques en présence de ce double commandement de Pierre et de César ? Ils n'hésitèrent pas un instant. Forcés de choisir entre Dieu et César, ils répondirent hardiment, avec les Apôtres : — *non possumus*.

Pour se venger, César complota, avec une astuce diabolique, la ruine du Saint-Siège. De là sa politique hypocrite en Italie ; de là ses intrigues sournoises avant et pendant le Concile du Vatican ; de là d'autres projets ténébreux qu'il n'eut pas le temps de mettre à exécution ; car il avait lassé la patience divine. La main de Dieu s'appesantit sur lui, comme jadis sur son oncle, et l'on sait ce qui advint.

En expirant sur une terre étrangère, a-t-il dit comme David : *j'ai péché ?* c'est le secret du juge devant lequel il fut cité si brusquement. Quant à moi qui l'ai vu dans toute sa gloire, souvent depuis sa chute j'ai pensé aux beaux vers de Racine, traduisant un passage de la Sainte Ecriture, encore cent fois plus beau et plus énergique : (1)

J'ai vu l'impie adoré sur la terre ;  
Pareil au cédre, il cachait dans les cieus  
Son front audacieux.  
Il semblait à son gré gouverner le tonnerre,  
Foulait aux pieds ses ennemis vaincus ;  
Je n'ai fait que passer, il n'était déjà plus.

Or, quel fut le principal mobile de l'énergique résistance de l'Episcopat en cette circonstance critique ? Vous le chercherez en vain ailleurs que dans la profonde conviction du caractère obligatoire de l'enseignement du *Syllabus*.

LE ZOUAVE AUGUSTE.

Allons, mon pauvre avocat, si tu prends mon conseil, tu feras bien de réfléchir sur ces vers de Boileau :

*On a beau réfuter ses vains raisonnements,  
Son esprit se complait dans ses faux jugements.*

LE CAPORAL.

Merci du conseil, camarade ; mais puisque tu es si bon adviseur, tu ferais bien, ce me semble, d'aviser un peu le

(1) *Vidi impium superexaltatum, et elevatum sicut cedros Libani, Et transivi, et ecce non erat : et quæsi eum, et non est inventus locus ejus.*—Ps. 36.

Caporal Pierre au sujet de son entrefilet "*Bonne aubaine.*" Je crains bien qu'il ne nous ait promis plus de beurre que de pain.

LE CAPORAL PIERRE.

D'abord, je ne suis pas l'auteur de cet entrefilet ; et puis, je pense que la rédaction n'a pas tort d'avoir confiance dans son boulanger. Jusqu'à présent ne nous a-t-il pas fourni d'excellent pain ?

LE ZOUAVE GEORGE.

Ne voyez-vous que c'est une petite ruse de guerre, dont se sert l'avocat pour couvrir sa retraite et même assurer sa fuite ?

LE CAPORAL THÉODORE.

Fuir ! moi ! Bien loin de là, je vais attaquer le Sergent avec encore plus d'énergie. Ainsi, voici une nouvelle objection qui, j'espère.....

LE PRÉSIDENT.

Mon cher Caporal, je suis fâché de vous interrompre ; mais le temps est venu de lever la séance.

#### LE LIVRE D'OR DES ZOUAVES PONTIFICAUX.

Nous avons le plaisir d'annoncer à nos camarades l'apparition d'un livre qui fera époque dans l'historiographie de notre cher Régiment ; M. de Charette vient de faire imprimer chez Mame, le célèbre éditeur de Tours, un album où se trouve retracée par la plume et par le crayon l'histoire complète du Régiment.

Voici comment M. de Charette explique le but de cette publication :

" Notre but a été double en livrant ces pages au public ; nous avons pensé que si elles étaient favorablement accueillies, elles viendraient apporter la dernière pierre au monument que nous avons fait élever à nos morts et à ceux de l'armée française sur le champ de bataille de Loigny (Patay).

" Ce monument est une église.

" L'ancienne église de Loigny, autour de laquelle a eu lieu un des principaux épisodes de la bataille du 2 décembre 1870, avait été détériorée par cette lutte sanglante, et d'ailleurs elle se trouvait dans un état de vétusté qui eût exigé avant longtemps sa reconstruction.

" Nous avons cru que le meilleur moyen d'honorer nos morts et ceux des autres corps dont les pertes étaient bien plus grandes que les nôtres, était de construire une nouvelle église qui fût un hommage à l'armée française."

Le produit de l'album est destiné à contribuer à la reconstruction de cette église.

Quel est celui d'entre nous qui ne voudra pas avoir un exemplaire de ce beau livre ? Aussi, en raison du but que s'est proposé notre vaillant chef et de la valeur intrinsèque du livre lui-même, nous sommes certains que ce livre sera bientôt à la place d'honneur dans toutes nos bibliothèques.

#### ASSEMBLEE GENERALE.

Nos camarades apprendront avec plaisir que le Bureau s'occupe déjà de la réunion générale annuelle qui aura lieu, d'après nos réglemens, au mois de Juillet. Dans notre prochain numéro nous espérons pouvoir donner

les détails de cette fête. D'ailleurs le Bureau expédiera à tous les membres de l'Union une circulaire à cet effet.

Nous ne doutons pas que tous nos camarades se feront un devoir comme par le passé de répondre à l'appel du Bureau.

### ACTES OFFICIELS.

Dans la séance du Bureau de Régie de l'Union-Allet, tenue le 31 Mars dernier, M. le Trésorier Chs. Paquet, annonçant au Bureau son prochain départ pour Rome où il va de nouveau se consacrer au service du St-Père, s'est démis de ses fonctions de Trésorier. Après quelques mots de M. le Président et de M. l'Aumônier, exprimant les regrets de tous les Zouaves et en même temps leurs félicitations pour le choix flatteur dont M. Paquet était l'objet, sa démission est acceptée.

M. Napoléon Rouleau, membre de l'Union, fut ensuite élu Trésorier *pro-tempore*.

Le 29 Avril, les Zouaves de la Section de Montréal s'étant réunis sous la présidence de M. A. Plamondon, Vice-Président de cette section, les résolutions suivantes furent adoptées.

Proposé par M. Nap. Renaud, secondé par M. Jos. McGown :

“ Que les Zouaves Pontificaux Canadiens représentés par la Section de Montréal, tout en apprenant avec regret que M. Charles Paquet s'éloigne d'au milieu d'eux, le félicitent cordialement et sont fiers de l'honneur insigne dont le Saint-Père lui donne une preuve en l'appelant à Rome ;

“ Que les Zouaves Pontificaux Canadiens se font un devoir, en cette circonstance solennelle, d'offrir à M. Chs. Paquet leurs sincères remerciements pour tous les services qu'il a rendus à l'Union-Allet depuis le retour de Rome ;

“ Qu'ils prient M. Paquet de déposer leurs sentiments respectueux d'amour filial aux pieds de l'immortel Pie IX, et d'être, auprès de Sa Sainteté, l'interprète des vœux que ses anciens soldats forment pour le rétablissement prochain des droits de la Sainte Eglise et pour la fin de la captivité de leur Auguste Souverain.”

Dans une séance du Bureau de Régie de l'Union-Allet, tenue le 3 Mai courant, les résolutions suivantes ont été adoptées à l'unanimité :

1o. L'Union-Allet apprend avec douleur la mort de M. Maurice Belanger, ancien Zouave Pontifical, décédé à Montréal, le 1er de ce mois.

2o. Le Secrétaire est chargé d'exprimer à la famille du regretté défunt, les sentiments de condoléance de tous ses camarades.

3o. Ces résolutions seront communiquées à la presse de Montréal.

Pour extrait conforme,

Le Secrétaire,

A. MARTIN.

### PETITES NOUVELLES.

Nous serons toujours heureux de pouvoir faire connaître à nos sympathiques abonnés les bonnes nouvelles concernant nos anciens camarades. En voici une qui réjouira plus d'un cœur ; il s'agit de notre ancien camarade M. Guilbault, qui commandait le 5ème Détachement pour Rome. C'est un journal de Québec qui parle :

“ M. A. C. Guilbault est promu à la charge de Régisseur du département des Travaux Publics. M. Guilbault est un ancien sous-officier des Zouaves Pontificaux. Il apporte dans l'accomplissement de ses devoirs la discipline qu'il observait au camp. C'est l'amour du travail et de l'ordre personnifié.”

Nos compliments et amitiés à notre cher camarade.

Parmi les camériers secrets de cape et d'épée récemment nommés par le Saint-Père, se trouve un Anglais, M. William Hutchison, membre de l'Académie catholique de Londres. Cet honorable personnage appartient à l'ancienne famille royale des Stuart qui a régné en Ecosse.

On annonce la mort de M. Ernest de la Nouë, enterré sous les décombres d'une maison incendiée dont il aidait à sauver les meubles pendant l'absence des propriétaires. Il était l'oncle de notre cher camarade Charles de la Nouë tombé glorieusement à la bataille du Mans à la tête des Mobiles des Côtes du Nord.

### NECROLOGIE.

Les Zouaves Pontificaux viennent de perdre un excellent camarade dans la personne de M. MAURICE BELANGER, décédé en cette ville le 1er mai, à l'âge de 26 ans et 3 mois, muni des sacrements de l'Eglise. M. Belanger avait fait partie du 3e détachement. Il était marié, et il laisse deux jeunes enfants.

Tous nos camarades se souviendront avec attendrissement de ce jeune homme si modeste, si timide même en apparence, dont la santé paraissait frêle et la constitution délicate et qui, néanmoins, remplit si consciencieusement et jusqu'au bout le devoir de soldat de Pie IX. Tous s'associeront à la douleur de sa jeune famille éplorée et paieront à sa mémoire le juste tribut de leurs prières.

### NAISSANCES.

En cette ville, le 3 avril, M. Alf. Sénécal, ancien Caporal aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'un fils.

En cette ville, le 22 avril, M. Mathias F. Jeannard, ancien Zouave Pontifical, est devenu père d'un fils.

A Ham Sud, le 10 du courant, M. A. Forget, avocat, ancien Zouave Pontifical, est devenu père d'une fille.

En cette ville, le 18 du courant, M. Emile Caphert, ancien Sergent aux Zouaves Pontificaux, est devenu père d'un fils, son troisième enfant.

### DISCOURS

SUR L'ŒUVRE DES

### CERCLES CATHOLIQUES D'OUVRIERS

PRONONCÉ EN L'ÉGLISE DE SAINTE-MADELEINE DE PARIS,

LE 30 AVRIL 1876

PAR MONSIEUR L'ÉVÊQUE D'ANGERS.

*Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram : non veni pacem mittere, sed gladium.*

Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre ; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive.

(S. Matthieu, X, 34.)

Mes frères,

Singulière parole dans la bouche de Celui dont les anges avaient célébré la naissance en chantant : “ Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté ! ” La paix ! N'était-ce pas l'objet propre de la mission du Sauveur ? Pacifier les intelligences, par la possession tranquille de la vérité ; pacifier les cœurs, en y ramenant l'ordre avec l'amour de la

justice; - pacifier la société humaine, dans l'union fraternelle de tous ses membres, qu'y avait-il de plus essentiel et de plus manifeste dans l'œuvre de Jésus-Christ? Ce bienfait inestimable, ne l'annonçait-il pas à ses disciples, quand il leur disait, et, dans leur personne, à tout le genre humain qu'il allait délivrer du péché et de la mort: "Je vous laisse la paix, je vous donne ma paix": *Pacem relinquo vobis, pacem meam do vobis* (1)? Et cependant ce prince de la paix, comme l'appelle Isaïe, *princeps pacis* (2) ne craignait pas d'ajouter, par le plus étonnant des contrastes, les paroles que j'ai prises pour texte: "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive": *Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram; non veni pacem mittere, sed gladium*.

Qu'est-ce à dire, mes frères? Y a-t-il quelque contradiction dans ce langage du Sauveur Jésus? A Dieu ne plaise. Oui, sans doute, il était venu apporter la paix aux hommes de bonne volonté, la paix qui résulte de la soumission des sens à l'esprit, de la raison à la foi, de la volonté à la loi divine. Mais en même temps il était venu déclarer la guerre aux passions humaines, à l'orgueil, à la cupidité, à la concupiscence de la chair. Et comme les passions humaines ne se rendent pas sans combat, il devait en résulter la lutte, une lutte formidable, une lutte permanente. Et, de fait, voilà dix-neuf siècles qu'elle dure, cette lutte des passions humaines ameutées contre Jésus-Christ: toujours la même au fond, elle a pris tous les noms et revêtu toutes les formes: lutte du despotisme païen contre la liberté de la conscience chrétienne, lutte de la barbarie contre les préceptes de la morale chrétienne, lutte des hérésies contre l'intégrité du dogme chrétien, lutte de la Révolution contre les droits de l'autorité chrétienne, chaque époque est marquée par l'un de ces grands soulèvements; et, comme son divin fondateur, l'Eglise militante peut redire aux puissances du monde coalisées contre elle: "Ne pensez pas que je sois venu apporter la paix sur la terre; je ne suis pas venu apporter la paix, mais le glaive": *Nolite arbitrari quia pacem venerim mittere in terram; non veni pacem mittere, sed gladium*.

Or, chaque lutte appelle des œuvres proportionnées à son objet. Celle dont je vais vous parler est venue prendre place au milieu de la lutte contemporaine. Elle s'est annoncée dès l'origine comme une œuvre de combat, destinée à attaquer de front le mal dont nous souffrons. Et comme pour marquer davantage son caractère militant, c'est dans les rangs de l'armée qu'elle est allée chercher et qu'elle a trouvé ses premiers fondateurs: elle est sortie du cœur d'un homme qui, avant de prendre le glaive de la parole, avait noblement porté l'épée de la France, et dont je ne dirai qu'un mot, c'est que la religion et la patrie saluent dans sa gloire naissante l'une de leurs plus chères espérances. L'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers est donc une œuvre de soldats, de soldats de la foi. Mais, dans l'Eglise, on ne combat jamais que pour convertir les âmes; et le soldat de la foi est toujours un apôtre de la charité. Apôtre et soldat, il y a de l'un et de l'autre dans l'âme du chrétien militant. Voilà pourquoi l'œuvre des cercles catholiques d'ouvriers devait être en même temps une œuvre de lutte et une œuvre d'apostolat. Quel est l'objet de cette lutte? Quel est l'objet de cet apostolat? C'est ce que je me propose de vous dire, persuadé d'avance qu'il me suffira de vous faire connaître cette association nouvelle, pour exciter en sa faveur vos sympathies chrétiennes, et pour vous déterminer efficacement à lui prêter le concours de vos prières et de votre générosité.

(1) S. Jean, XIV, 27.

(2) Isaïe, IX, 6.

L'œuvre des Cercles catholiques d'ouvriers a pour fin principale de travailler à la restauration de la société chrétienne par l'affirmation pleine et entière de la doctrine catholique: c'est vous dire assez qu'elle est venue toucher au vif de la lutte contemporaine.

Il y a un siècle et plus, le monde civilisé offrait encore, malgré certaines déviations déjà trop sensibles, le plus grand spectacle qu'il ait été donné à l'homme de contempler ici-bas. Le Christ, fils du Dieu vivant, régnait sur les nations prosternées devant le trône de sa souveraineté. Sa doctrine était leur doctrine; et sa vie, leur vie. De même que le monde physique est comme imprégné des rayons du soleil, ainsi la lumière de l'Evangile enveloppait et pénétrait le monde social dans toutes ses parties. Les rois tenaient à honneur de se dire les lieutenants du Christ; et, dans sa croix qui surmontait leur couronne, ils voyaient la sauvegarde de leur autorité et le mémorial de leurs devoirs. Loix et institutions, tout ce qui règle la vie publique portait l'empreinte de la religion, s'inspirait de son esprit, appliquait ses maximes. Le christianisme formait la base de l'enseignement; et depuis l'école du hameau où l'enfant du peuple apprenait à gouverner sa vie, jusqu'à l'université où les sciences venaient se réunir en un faisceau harmonieux, le Verbe, précepteur de l'humanité, parlait par toutes les bouches et arrivait à tous les cœurs. Sanctifiée par la grâce du sacrement, la famille était chrétienne; et le pouvoir paternel s'y exerçait comme un autre sacerdoce qui avait le foyer domestique pour temple. La religion était le lien de toutes les associations, la splendeur de toutes les fêtes, la force de tous les serments, la majesté de tous les pouvoirs, elle était l'âme du corps social. Son nom était écrit sur la bannière de l'ouvrier comme sur l'oriflamme du soldat, titre d'honneur pour l'un, signe de ralliement pour l'autre, gage de bénédiction pour tous deux. Bref, cette société-là était née, elle avait vécu, elle avait grandi à l'ombre de la croix; et de l'orient à l'occident, du septentrion au midi, tous les échos du monde pouvaient se renvoyer ces mots que la foi victorieuse avait gravés sur l'obélisque du Vatican: *Christus vincit, Christus regnat, Christus imperat*: "Le Christ a vaincu, il règne, il gouverne."

Ah! je ne dis pas que tout fût parfait dans ce monde social où régnait le Christ. Non, je ne dis pas cela. Cent fois réduites, les passions humaines n'avaient pas désarmé; elles ne désarmeront jamais. Au sein de cette chrétienté, si grande et si belle, il s'était produit des déchirements profonds, de lamentables défaillances. L'orgueil y prolongeait ses révoltes, la cupidité ses injustices, la volupté ses abaissements. On pourra charger ce tableau tant que l'on voudra. Mais le principe de la civilisation chrétienne restait debout; mais la royauté sociale de Jésus-Christ continuait à dominer le monde; mais l'autorité, sous toutes ses formes, s'y maintenait haute et respectée; mais les traditions de la foi vivaient au cœur des peuples; mais l'humanité retrempee dans le sang du Calvaire, gardait le sentiment de ses destinées providentielles: elle savait d'où elle venait, vers quel but elle tendait, sous le souffle de Dieu qui dirigeait sa marche. Et chaque fois qu'un désordre éclatait quelque part, une voix partait du centre de la chrétienté, grave et solennelle, comme un écho de la voix de Dieu même: elle couvrait les bruits de ce monde; elle arrivait en tous lieux, affirmant le droit, rappelant le devoir, condamnant l'injustice, arrêtant le mal dans son cours, quand elle n'avait pu le prévenir, protestant contre la violence pour l'empêcher de prévaloir, de telle sorte que, grâce à cette intervention souveraine du vicaire de Jésus-Christ, au milieu de toutes les rébellions et en dépit de tous les égarements, le vrai ne cessait pas d'être le vrai, et le bien restait le bien.

Il vint un jour où l'on parut se lasser de tant d'hon-

neur et de gloire. Une doctrine se forma, vaste, résultant de toutes les erreurs des siècles passés. Radicalisme des sectes du moyen-âge, paganisme de la renaissance, libre examen du protestantisme, tout cela vint se réunir dans une négation plus audacieuse que toutes les précédentes. Alors l'on entendit un cri qui, jeté une première fois à travers la grande scène du calvaire, n'avait plus retenti dans le monde depuis Constantin : *Notūmus hunc regnare super nos*. " Nous ne voulons pas que le Christ règne sur la société humaine. " Une fureur de destruction, telle qu'il ne s'en est jamais vu dans l'histoire, s'empara d'une classe d'hommes. Pour eux, il s'agissait de démolir pièce par pièce, de jeter bas ce merveilleux édifice de la civilisation chrétienne, auquel avaient travaillé depuis tant de siècles, dans un commun effort, les rois et les peuples, les évêques et les papes. Ce qu'avaient fait en France les Charlemagne et les saint Louis ; en Espagne, les Alphonse et les Ferdinand ; en Angleterre, les Edmond et les Edouard ; en Allemagne, les Venceslas et les Sigismond, les Etienne et les Henri, tout ce travail des sages, des hommes de génie, des héros, des saints, ne parut aux novateurs qu'une œuvre bonne à détruire sans qu'il en restât ni trace, ni vestige. Vainement leur disait-on : Réformez les abus tant que vous voudrez ; mais laissez debout les institutions et les œuvres. On ne renverse pas une maison, parce que l'on y surprend quelques toiles d'araignée ; on ne déracine pas un arbre, parce qu'il s'y trouve quelques branches à redresser ; on n'arrête pas le cours d'un fleuve, parce qu'il roule de la fange avec ses flots limpides. Améliorez, sans détruire ; perfectionnez, mais ne tuez pas. Vainement leur disait-on ces choses de bons sens, de sens commun : ils ne les écoutèrent pas. La révolution, puisqu'il faut l'appeler par son nom, voulut faire table rase de tout le passé, et, brusquant toutes les solutions, rompant avec toutes les traditions, refaire sur un plan absolument neuf la vie et la constitution de la société humaine.

Car, quand je dis la Révolution (et je me sers de ce mot, faute d'en trouver un autre pour mieux rendre ma pensée), je n'entends pas parler du remplacement de cette dynastie par telle autre dynastie, de la substitution de telle forme de gouvernement à telle autre forme de gouvernement. Nous ne nous occupons pas de ces choses. C'est une doctrine que nous avons devant nous ; et cette doctrine vise bien plus haut, comme elle descend bien plus bas. C'est au Christ qu'elle s'attaque, au Christ Fils du Dieu vivant, au Christ Roi des rois et Seigneur des seigneurs, *Rex regum et Dominus dominantium*. La Révolution, c'est une réaction formidable des passions humaines contre le règne social de Jésus Christ, depuis Constantin jusqu'à Louis XVI ; la Révolution, c'est la société déchristianisée ; c'est le Christ refoulé au fond de la conscience individuelle, banni de tout ce qui est public, de tout ce qui est social ; banni de l'Etat, qui ne cherche plus dans son autorité la consécration de la sienne propre ; banni des lois, dont sa loi n'est plus la règle souveraine ; banni de la famille, constituée en dehors de sa bénédiction ; banni de l'école où son enseignement n'est plus l'âme de l'éducation ; banni de la science, où il n'obtient plus pour tout hommage qu'une sorte de neutralité, non moins injurieuse que la contradiction ; banni de partout, si ce n'est d'un coin de l'âme où l'on consent à lui laisser un reste de domination. La Révolution, c'est la nation chrétienne débaptisée, répudiant sa foi historique, traditionnelle, et cherchant à se reconstruire, en dehors de l'Evangile, sur les bases de la raison pure, devenue la source unique du droit et la seule règle du devoir. Une société n'ayant plus d'autre guide que les lumières naturelles de l'intelligence, isolées de la Révolution, ni d'autre fin que le bien-être de l'homme en ce monde, abstraction faite de ses fins supé-

rieures, divines, voilà, Mes Frères, dans son idée essentielle, fondamentale, la doctrine de la Révolution.

Et je ne dis pas assez. Ah ! sans doute, la Révolution, j'aime à le penser, aurait voulu pouvoir s'en tenir à ce premier article de son programme : déchristianiser un ordre social où le Christ avait régné pendant quatorze siècles ; s'arrêter à la raison pure, aux droits qu'elle proclame, aux devoirs qu'elle formule. Mais ce n'est pas impunément que l'on tente de pareilles expériences sur un corps social où la foi chrétienne a pénétré jusqu'à la moelle des os. Eteignez dans un homme la foi de sa jeunesse, de son âge mûr, la foi dans laquelle il a vécu, il a grandi, la foi qui s'est incorporée à lui, qui s'est identifiée avec lui, dont il ne peut plus se séparer sans cesser d'être lui-même, ce n'est pas la foi seulement que vous tuez en lui, c'est sa vie morale que vous éteignez en même temps, c'est le vide absolu que vous faites dans son âme, c'est son existence toute entière que vous bouleversez, pour n'y laisser que la ruine et la désolation. Enlever à une société vieille comme la nôtre le Christ qui l'a engendrée à la vie morale, le Christ dont elle a vécu, dont elle vit encore, le Christ qui l'a pénétrée de sa lumière, de sa grâce et de son sang, mais c'est lui arracher le cœur, c'est, du même coup, détruire en elle tout ce qui constitue son être moral, la foi en Dieu, la notion du droit, le sentiment du devoir, l'idée même de la vertu. Une fois sur cette pente, on ne s'arrête pas à moitié chemin. Bossuet l'avait déjà dit de sa grande voix : le déisme ne sera jamais qu'un athéisme déguisé. Et, par le fait, qu'avons-nous vu ? qu'avons-nous entendu ? En voulant consommer cette séparation violente, radicale, la doctrine dont je parle a reculé par-delà le paganisme : car le paganisme plaçait la religion à la base et au sommet de la cité ; car le paganisme ne repoussait la Divinité ni du berceau de l'enfant, ni du lit nuptial de l'époux, ni de la tombe du vieillard. Suivant cette loi de l'histoire et de la logique, que l'apostasie est pire que l'infidélité, *corruptio optima pessima*, nous avons entendu des mots qui ne s'étaient jamais dits dans le monde : Dieu, c'est le mal ; la propriété, c'est le vol ; le droit, c'est la force ; l'autorité, c'est l'anarchie. Et, comme conséquence dernière de cette révolte contre le Christ révélateur et législateur, pour bien marquer où aboutirait la notion de l'école sans Dieu, de l'Etat sans Dieu, de l'humanité sans Dieu, l'on a fini par dire que la société humaine n'était pas autre chose qu'un assemblage d'êtres infimes, se réduisant à un peu de matière organisée, ayant pour ancêtre une bête fauve, et pour fin le néant.

Ce ne sont pas là des fantômes que j'évoque devant vous, mes Très Chers Frères. Tout cela se dit, s'écrit, s'imprime, se propage, ouvertement et sans crainte. C'est l'avenir qu'on prépare et qu'on prédit, et cela, au lendemain de nos ruines et de nos désastres. Eh bien ! devant ses désastres et ses ruines, devant un passé si plein de déceptions et un avenir si gros d'alarmes, des hommes de foi et de cœur se sont levés et ils ont dit : Il est temps de s'arrêter ; il faut organiser la résistance, si nous ne voulons pas retourner à la barbarie. Ce qui pourra nous sauver, ce ne sont pas des expédients, des habiletés, des équivoques, des demi-vérités : frêle barrière que tout cela contre l'ennemi qui s'avance. Le salut est dans la restauration de la société chrétienne. Le salut, c'est le Christ replacé au sommet des intelligences et au plus profond des cœurs : le Christ reprenant possession du foyer domestique et de la cité ; le Christ pénétrant de sa doctrine l'enseignement, la législation, l'autorité ; le Christ en haut, en bas, au milieu, partout ; le Christ Roi et Père, juge et sauveur, lumière et vie. Voilà le salut ! Donc affirmons ces choses d'une voix unanime ; répétons-les sans trêve ni relâche ; arborons hardiment le drapeau de la foi, et sur ce drapeau écrivons, comme mot de ralliement, l'antique devise de l'espérance chrétienne : *In hoc signo vinces*, " Par ce signe vous vaincrez. "

Mais pour vaincre dans les luttes de la doctrine, il faut un guide sûr et qui ne puisse pas tromper. Où trouver ce fil conducteur à travers le labyrinthe des erreurs modernes ? Où découvrir, au milieu de la tempête, le phare qui indique le port du salut ? Il ne suffit pas de vouloir restaurer la société chrétienne, il faut encore et avant tout connaître les principes sur lesquels repose l'ordre social. Les soldats de la foi, qui m'ont chargé d'être leur interprète auprès de vous, ne s'y sont pas trompés un instant. Ils ont cherché la lumière là où elle se trouve dans toute sa pureté. Pendant que l'on montait ainsi à l'assaut de la société chrétienne, en ouvrant des brèches à tous les murs et en minant tous les remparts, le gardien de la cité sainte veillait. La Papauté, qui avait présidé à la formation des nations chrétiennes, qui s'était inclinée sur leur berceau pour le couvrir de ses bénédictions, qui les avait enveloppées de ses lumières et de sa sollicitude dans tout le cours de leur vie historique, la Papauté ne pouvait assister en silence à la destruction d'une œuvre qui était en grande partie la sienne. Elle devait élever sa grande voix, pour donner au monde un enseignement. Elle n'avait pas reculé en d'autres temps, ni devant les empereurs romains, ni devant les Césars de Byzance, ni devant les potentats de l'Allemagne ; la Révolution allait la retrouver au poste de l'honneur et du combat.

Et c'est là, mes frères, l'imposant spectacle auquel nous assistons depuis cent ans : la lutte de la Papauté avec la révolution. Depuis le bref de Pie VI au cardinal de La Rochefoucauld jusqu'à l'Encyclique *Quanta cura* de Pie IX, la chaire apostolique n'a cessé de faire entendre au monde moderne ses solennels avertissements. Chaque fois que la révolution dépouillait d'un rayon la royauté sociale de Jésus Christ, une Encyclique partait de Rome, pénétrante comme la pointe d'un glaive, lumineuse comme l'éclair dans une nuit d'orage. Elle allait frapper tout droit la fausse liberté, la fausse égalité, la fausse autorité, toutes ces idoles contemporaines, aux bras d'airain et aux pieds d'argile. Elle rappelait aux rois et aux peuples que la religion est le fondement de la société civile : que le règne de Jésus-Christ est la fin principale des institutions humaines ; que l'autorité n'est pas la somme du nombre et des forces matérielles ; que la volonté du peuple ne constitue pas la loi suprême de ce monde ; que les faits accomplis n'ont pas par cela même la valeur du droit ; que l'Eglise catholique est une société pleine et parfaite, et qu'il n'est permis à personne de mettre obstacle à sa liberté. Voilà ce qu'ont dit et répété, en face de la révolution, les Pontifes romains, Vicaires de Jésus-Christ, sur le trône comme dans l'exil, prisonniers ou libres, au Vatican comme à Fontainebleau et à Gaète. Et enfin, toutes ces lumières, en se réfléchissant d'un pontificat à l'autre, sont venues se réunir en un foyer central et unique ; tout cet enseignement s'est ramassé dans un document célèbre, vrai palladium de la société humaine en péril, épouvantail pour ceux qui ne l'ont pas lu et qui ne le liront jamais, pierre d'achoppement pour ceux qui, l'ayant lu, n'ont pas eu l'esprit de le comprendre, colonne de lumière pour les hommes de bonne foi et de bonne volonté, qui, l'ayant lu et compris, ont eu la force et le courage de proclamer que le *Syllabus* porte dans ses flancs la restauration de la société chrétienne.

Ce courage, vous l'avez eu, messieurs, et c'est ce qui donne à votre œuvre son vrai caractère. Vous lui avez donné pour base "les définitions de l'Eglise sur ses rapports avec les sociétés civiles" : vous avez compris que, pour lutter avec succès contre l'esprit d'orgueil et d'indiscipline, qui est le propre esprit de la révolution, il fallait commencer par un acte d'humilité et un hommage rendu au principe d'autorité dans sa plus haute personification. Il ne manqua pas de chrétiens parmi

nous, qui considèrent ces déclarations de l'Eglise comme une pure théorie, sans application pratique : hommes de courte vue, qui s'imaginent sauver la vérité en pactisant avec l'erreur, et qui tiennent pour une habileté suprême d'avoir un pied dans l'Eglise et un autre dans la révolution. Ils prennent le langage de nos adversaires, et, sous prétexte de les ramener, ils se laissent gagner par eux. Confiants dans leurs propres lumières, ils se croient plus sages que les sages d'Israël, et admettent volontiers qu'eux seuls connaissent leur temps et leur pays. Comme ces juifs imprudents qui, pour n'avoir pas voulu écouter Judas et ses frères, c'est-à-dire le principat et le sacerdoce, allaient au-devant d'une défaite certaine, ils méritent qu'on leur applique ces paroles sévères de l'historien des Machabées : "Ils n'étaient pas de la race de ces hommes par qui le salut est venu en Israël" : *Ipsi autem non erant de semine virorum illorum per quos salus facta est in Israël* (1). Telle n'est pas votre attitude. Une adhésion absolue aux principes qu'ont posés les Souverains Pontifes dans leurs immortelles encycliques : voilà votre programme. Grand exemple, et qui ne manquera pas de porter ses fruits. Cent cinquante comités répandus sur toute la surface de la France, se recrutant parmi l'élite de la société, affirmant la vérité catholique sans l'amoindrir ni la défigurer, c'est une force immense pour le bien. Que cette phalange d'hommes dévoués vienne à grossir ses rangs, nous pourrions ouvrir nos cœurs à l'espérance. Dans cette légion nouvelle où la foi comptera ses soldats, la charité trouvera ses apôtres, comme je me propose de le montrer dans ma seconde partie.

## II

Si, pour déchristianiser l'ordre social, la révolution a recruté ses adeptes dans tous les rangs, il est un homme pourtant qu'elle a cherché de préférence à enrôler sous sa bannière. Avec la clairvoyance que le génie du mal sait porter dans toutes ses entreprises, elle présentait que cet homme une fois gagné à sa cause deviendrait pour elle ce qu'il y a de plus puissant, à défaut du droit et de la justice, le nombre et la force. C'est là qu'elle trouverait un point certain pour sa doctrine, une armée toute prête à seconder ses desseins. Séparer cet homme de la religion, le soulever contre l'Eglise, flatter ses desirs, exalter ses rêves, irriter ses souffrances, exaspérer sa misère, et, après lui avoir pris sa foi, avec son cœur et son âme, le livrer sans défense aux artifices des sophistes et aux déclamations des rhéteurs, tel fut le plan de la révolution ; et, je le dis avec douleur, elle n'y a que trop réussi.

Oui, je l'avoue, mes frères, parmi les tristesses de l'heure présente, il en est une plus amère que toutes les autres : c'est de voir qu'on est parvenu à souffler la haine de l'Eglise au cœur de l'ouvrier. Que l'orgueil des libres-penseurs se révolte contre l'autorité de la foi, que les hommes de plaisir ne nous pardonnent pas d'attaquer leur mollesse, que des politiques sans principes poursuivent contre l'Eglise leur plan d'asservissement, cela ne nous étonne pas. Mais l'ouvrier ! Comment expliquer son hostilité ? Qu'avons-nous fait à cet homme pour mériter son antipathie ? Cet homme, nous l'avions trouvé, il y a dix huit siècles, dans les chaînes de l'esclavage païen, ravalé au niveau de la brute, traité à l'égal d'une bête de somme, condamné par les philosophes, mis hors la loi par les législateurs, servant de jouet aux amusements féroces d'un public avide de sang et de spectacles, livré aux caprices d'un maître qui pouvait le tuer à plaisir et le jeter en pâture aux murènes pour la moindre faute. Nous l'avions trouvé sans droit, sans

(1) Ier Livre des Machabées, V, 62.

forces et sans dignité. Ainsi abandonné, vilipendé, écrasé, foulé aux pieds, nous l'avons pris dans nos bras et serré sur notre poitrine; nous l'avons déclaré solennellement, et à la face du monde entier, notre frère en Jésus-Christ, l'égal devant Dieu de tous les autres hommes.

Malgré l'opinion, malgré les mœurs, malgré les lois, nous l'avons élevé à la dignité d'homme libre et de chrétien. Pour protéger sa vie et sa liberté, dans un temps où l'on ne respectait ni la liberté ni la vie, nos Pontifes s'armaient de toute leur autorité, nos conciles foudroyaient d'anathème. Victime de l'injustice et de la violence, il trouva un asile inviolable dans nos monastères et dans nos temples; captif, nous vendions jusqu'à nos vases sacrés pour le racheter. Tout le moyen-âge durant, nous avons fait à cet homme un rempart de nos doctrines, de nos lois et de nos vies. Nous prenions ses fils, au sein de l'humiliation, pour les sacrer de l'huile-sainte, pour les élever, par la majesté du sacerdoce, au-dessus de toutes les grandeurs; et quand ils avaient du génie et des vertus, ils pouvaient, ces fils d'ouvriers, parvenir au premier trône du monde, et s'appeler un jour Grégoire VII ou Sixte V. Nous avons plaidé sa cause sous tous les régimes, alors que notre voix était encore écoutée; nous avons porté ses doléances devant tous les trônes; nous avons fait entendre ses cris de détresse à l'oreille et au cœur de tous les peuples. Non, vraiment, nous n'avons rien à nous reprocher à l'égard de cet homme; innocents de ses souffrances, nous ne sommes responsables que de sa grandeur et de son affranchissement.

Et quand est venue l'ère moderne, car je n'ai pas le temps de parcourir toute l'histoire, l'Eglise s'est-elle ralentie dans sa sollicitude pour l'ouvrier? Mais, plus que jamais, nous l'avons enveloppé d'un réseau d'œuvres et d'institutions charitables. A chacun de ses besoins, à chacune de ses souffrances, est venue répondre l'une de ces créations merveilleuses de l'esprit chrétien, qui font l'étonnement et l'admiration du monde. Nous avons placé à côté de ses enfants le frère des écoles chrétiennes pour les instruire et les élever. Nous lui avons donné à lui-même, pour infirmières, pour gardes-malades, l'élite des femmes chrétiennes, tout ce qu'il y a de plus pur, de plus saint et de plus respectable sur la terre. Nous avons mis à son service, sa vie durant et jusque dans ses vieux jours, des légions d'anges terrestres sous les traits de la charité. Pour lui, nous avons suscité tous les dévouements, tous les sacrifices, tous les héroïsmes. Pas de prêtre qui prenne la parole, sans toucher à la situation de l'ouvrier. Pas de réunions catholiques, sous quelque forme que ce soit, où l'on ne parle d'améliorer son sort, de pourvoir à ses besoins, de protéger ses intérêts. L'on me dira: du pain, des vêtements, un abri, c'est quelque chose sans doute; mais l'honneur, la dignité, c'est encore plus. Eh bien! l'honneur? qui donc, plus que l'Eglise, a honoré la condition du travailleur? Est-ce que les éloges les plus pompeux, les tirades les plus sonores vaudront jamais pour la classe ouvrière l'honneur qui rejaillit sur elle de la maison de Nazareth, des souvenirs de l'Incarnation, de l'anoblissement du travail manuel par le Fils de Dieu lui-même? Est-ce qu'une médaille d'or ou de bronze sera jamais l'équivalent de la gloire dont l'Eglise a environné les corps des métiers, en plaçant sur ses autels des artisans et des laborieux, à côté des rois et des Pontifes, pour montrer que le faite de la grandeur morale peut se trouver derrière un métier, et que l'outil de l'artisan, non moins que le sceptre des princes, peut devenir le signe de l'honneur et l'instrument de la sainteté.

Ah! sans doute, il est une chose que nous n'avons pas faite pour l'ouvrier et que nous ne ferons jamais, c'est de le tromper. Nous laissons aux sophistes le triste privilège de le repaître de chimères et d'utopies. Non, nous ne lui avons pas dit et nous ne lui dirons jamais que son

paradis est sur la terre; que, pour lui, tout se réduit à amasser et à jouir; que tout maître est son ennemi; que chaque révolution ajoute à son bonheur; et qu'un jour pourra venir où le progrès le dispensera du travail et l'affranchira de la souffrance. Nous ne lui disons pas davantage que c'est à lui de diriger le monde, et que, parce qu'il est le nombre, il est aussi la science, la politique, le gouvernement. Nous ne lui disons pas cela, parce que cela est faux, et qu'il y a quelque chose de pire que la souffrance, c'est la déception. Nous lui répétons ce que nous avons dit depuis dix-huit siècles, et ce que nous redirons jusqu'à la fin du monde: que le travail est la loi de l'homme; que le travail de l'intelligence n'est ni moins lourd ni moins pénible que le travail des mains; que l'inégalité des conditions est un fait providentiel; que les supériorités sociales méritent le respect; qu'il faut accepter sans révolte la part que Dieu nous a faite dans les biens de ce monde; que la valeur de chacun se mesure à ses croyances et à ses vertus; qu'il n'est au pouvoir de personne d'abolir la souffrance: que le vrai bonheur de l'homme ne consiste pas à multiplier ses jouissances avec ses besoins, mais à modérer ses desirs et à gouverner sa volonté suivant la loi divine; que nous n'avons pas notre fin en nous-mêmes, mais en Dieu qui nous attend au terme d'une vie de travail et d'épreuves, pour la couronner de gloire et d'immortalité.

En parlant de la sorte, c'est un nouveau service que nous rendons à la classe ouvrière, parce qu'au lieu de la flatter, nous l'instruisons, et qu'à la place des chimères, nous mettons des réalités. D'où vient donc qu'après dix-huit siècles de bienfaits, de dévouement, de lutte en faveur de cet homme, nous trouvons chez lui tant d'hostilité? Car il ne faut pas se faire illusion, cette hostilité, elle existe; et là où elle n'existe pas, il y a défiance ou froideur. Ah! demandez-le à la révolution, aux doctrines qu'elle prêche et aux passions qu'elle remue. Demandez-le à ces réunions où la démagogie excite contre l'Eglise une foule peu instruite et crédule. Demandez-le à cette presse irréligieuse, où des écrivains sans dignité ni retenue ne sont occupés qu'à trahir notre histoire, à dénaturer nos intentions, à calomnier nos actes. Demandez-le à ces sociétés secrètes, à ces ligues souterraines, où des mains aussi imprudentes que coupables attisent sans cesse le feu de la révolte, au risque de provoquer, à un moment donné, ces explosions terribles dont je ne veux pas rappeler le souvenir, car je craindrais de faire tressaillir sous les dalles de cette église la dépouille mortelle du prêtre vénérable, qui, après une vie consacrée toute entière au service de l'ouvrier n'a eu pour toute récompense qu'une balle fratricide, triste témoignage de ce que peut faire la haine, quand elle a remplacé, dans des cœurs égarés par la révolution, l'amour de Dieu et des hommes.

Eh bien, que faire devant une situation dont il est impossible de se dissimuler la gravité? Il faut faire précisément ce que se sont proposé les fondateurs de l'œuvre dont je plaide la cause au milieu de vous: arracher l'ouvrier aux mains de la Révolution, pour le rendre à Dieu, au Christ et à l'Eglise. Il s'agit de reprendre à nouveau, et de refaire dans de meilleures conditions, cette organisation chrétienne du travail, chef-d'œuvre de la sagesse et du dévouement de nos pères, et dont la destruction a placé le monde moderne en face du plus redoutable de tous les problèmes. Car c'est le jour où elle disparaissait du milieu de nous, sans que rien vint la remplacer, c'est ce jour-là que la question ouvrière naissait avec tous ses périls, et que le travailleur isolé, abandonné à ses seules forces, devenait une proie facile pour toutes les erreurs comme pour toutes les misères. Les cercles catholiques d'ouvriers sont la base première de cet édifice qui attend de l'avenir sa reconstruction complète. Pour réussir dans ce plan de restauration chrétienne, il

fant que les classes dirigeantes y apportent tout ce qu'elles ont d'intelligence et d'activité ; il faut se mêler à l'ouvrier, l'instruire, le réconcilier, calmer ses ressentiments, faire tomber ses préventions ; mais surtout, ah ! entendez-moi bien, pour arriver à son cœur, il faut l'aimer.

On se demande souvent, au milieu des incertitudes et des obscurités de l'heure présente, à qui appartiendra l'avenir. L'avenir, mes frères, n'appartiendra à aucune des puissances humaines. Il n'appartiendra pas à la politique, car les politiques se détruisent les unes par les autres ; il n'appartiendra pas à la force, car la force n'a que des triomphes momentanés ; il n'appartiendra pas même à la science, car la science, toujours mobile, ne sera jamais que le partage du petit nombre. Comme il y a dix-huit siècles, le monde appartiendra à qui aura su l'aimer davantage. C'est dire assez qu'il appartiendra à l'Eglise, parce que l'Eglise possède une puissance d'aimer immensément et illimitée. Elle l'a prouvé dans le passé ; elle le prouve dans le présent ; elle le prouvera dans l'avenir. Est-ce qu'ils savent ce que c'est qu'aimer, les adversaires de l'Eglise ? Les voit-on payer de leur personne, lorsqu'il s'agit des souffrances du peuple ? Les trouve-t-on sur le chemin qui conduit au galeas du pauvre, au chevet du malade, au lit de camp du blessé ? Ils dissertent dans leurs journaux ; ils pérorent dans leurs assemblées ; ils s'agitent en pure perte ; ils ignorent le véritable amour, l'amour des âmes. Car cet amour-là, l'amour efficace, l'amour surnaturel, l'amour qui se dévoue et qui se sacrifie, il ne se puise pas dans le cœur de l'homme, mais en Dieu, dans la grâce du sacrement, dans le sacré cœur de Jésus. Nous, chrétiens, nous développerons le monde moderne de tendresse et d'amour, et il sera à nous, c'est-à-dire à Dieu et à son Christ, car rien ne résiste au dévouement, et il n'y a pas de plus grande force dans ce monde que la charité.

Il ne faut pas nous montrer injustes envers l'époque où nous vivons : elle compense ses défauts par de grandes qualités. Si le dix-neuvième siècle, dans sa seconde moitié, n'est pas arrivé jus qu'ici à résoudre les questions qu'il a mises en avant, il a du moins le mérite de les avoir bien posées. Il y a quelque cinquante années la religion était reléguée à l'arrière-plan ; on ne s'occupait que de routes, chemins de fer, toutes choses matérielles qui absorbaient l'attention. Et le plus célèbre écrivain de ce temps-là, un homme dont le souvenir ne vient jamais se présenter à notre esprit qu'à travers des larmes, intitulait son livre *Essai sur l'indifférence en matière de religion*. A l'heure présente l'indifférence n'est plus nulle part et la question religieuse est partout, de la France au Brésil, de l'Allemagne aux Etats-Unis. Elle est dans l'usine, où il s'agit de savoir laquelle des deux, de l'Eglise ou de la révolution, ralliera autour de son symbole la classe ouvrière ; elle est dans l'école, où le christianisme et l'athéisme se disputent l'âme de l'enfant ; elle est dans la science, où la lutte existe entre un matérialisme abject et les hautes traditions de l'esprit chrétien ; elle est dans l'Etat, où la civilisation chrétienne se défend contre une nouvelle barbarie qui s'annonce. Ouvrez tel livre, tel journal qu'il vous plaira, la religion y tient la première place, soit qu'elle obtienne de ses défenseurs l'hommage du talent, soit qu'elle condamne ses adversaires à s'occuper d'elle. C'est là un immense progrès sur un passé encore récent, un résultat que l'on ne saurait trop apprécier, et qui nous permet de jeter dans l'avenir un regard confiant.

Assurément, mes frères, c'est la lutte ; et, je le sais, il ne manque pas d'esprits timides pour s'en effrayer, ni d'âmes tièdes qui aimeraient mieux se renfermer dans l'inaction et dans le repos. Mais c'est la lutte qui nous élève ; c'est la lutte qui nous fortifie : semblables à ces arbres généreux qui ne montent si haut que parce que les

secousses de l'orage ont éprouvé leur force. Y a-t-il, je vous le demande, quelque chose de comparable au spectacle que l'Eglise présente en ce moment ? Est-il une preuve plus palpable de sa divinité, que de voir toutes les passions irréligieuses se déchaîner contre elle dans le monde entier ? Regardez du Nord au Sud, de l'Est à l'Ouest : c'est l'Eglise catholique, et elle seule, qu'on redoute, qu'on attaque, qu'on persécute. Partout où l'impunité lève son drapeau, c'est contre le prêtre catholique qu'elle tourne sa fureur. Elle passe à côté du ministre protestant ou du philosophe spiritualiste sans même daigner le combattre, tant elle est sûre d'avance d'avoir en lui, sinon un auxiliaire, du moins un adversaire inoffensif. Chaque fois qu'un prince ou un ministre, pris du vertige de la victoire, aspire à la domination universelle, c'est à l'Eglise catholique qu'il s'attaque : elle seule lui paraît un obstacle sérieux à ses desseins. Nous avons l'incomparable honneur de compter pour adversaires tout ce qu'il y a dans l'univers d'ambitieux et de révoltés. C'est le prêtre catholique et lui seul qui a le privilège d'exciter les colères de l'athée, du matérialiste, du débauché, de tout homme, en un mot, qui outrage ici bas la vérité, le droit ou la morale. Il y a bien des preuves de la divinité de l'Eglise, mais je n'en sache pas de plus saisissante ni de plus indiscutable que celle-là. La cause de Dieu est identifiée dans ce monde avec celle de l'Eglise ; et nos adversaires le prouvent mieux encore que nous, par l'indifférence et le dédain avec lesquels ils traitent tous les autres cultes pour réserver à la seule religion catholique leur haine et leurs coups.

Courage donc et confiance, mes Très Chers Frères. Mettez la main à l'œuvre ; travaillez à la restauration de la société chrétienne, sans bruit ni ostentation, mais aussi sans drainte ni faiblesse. Multipliez vos comités et vos cercles ; couvrez-en la France entière. Faites appel aux hommes de foi et de cœur, qui savent comprendre les graves intérêts engagés dans cette lutte. La cité de Dieu se bâtit au milieu des orages, et c'est aux ruines mêmes qu'elle emprunte ses matériaux. Ne vous laissez ébranler ni par les attaques ni par les contradictions, elles sont inévitables. L'Œuvre des cercles catholiques d'ouvriers n'a pas à redouter l'épreuve de la discussion ou de la publicité. Elle n'agit pas en secret, c'est hautement et au grand jour qu'elle avoue son dessein. Etrangère à la politique dans le sens du mot, elle ne s'occupe que d'améliorer les âmes, sachant bien que par là elle contribuera efficacement à la régénération sociale. Ses seules armes, d'ailleurs, c'est la prière, l'enseignement, l'édification mutuelle. Il n'y a rien dans tout cela qui puisse alarmer les pouvoirs publics. Le respect de la loi est, pour le chrétien, un devoir saint et sacré. Que vous importent, messieurs, les clamours d'une certaine presse ? Vous n'y répondez que par un redoublement de zèle et de charité. Voilà deux mille ans que nous sommes habitués à rendre le bien pour le mal et à bénir ceux qui nous maudissent. Puisse votre œuvre, si nécessaire et si féconde, obtenir de ce religieux auditoire tout l'accueil qu'elle mérite ! Puisse-t-elle prospérer et grandir avec l'aide de Dieu, qui ne manque jamais de soutenir les bonnes volontés, qui bénit les entreprises formées pour sa gloire, et qui, seul, peut décerner aux hommes des récompenses aussi grandes que leurs œuvres. Ainsi soit-il !

*Après la lecture de ce bulletin...*

## ANNONCES.

## ŒUVRE DES VIEUX PAPIERS.

AU PROFIT DU DENIER DE-ST. PIERRE.

On recevra avec reconnaissance tous les vieux papiers, vieux livres et cartons au Casino, 31 Rue Côté. Le port sera payé pour tout ballot au-dessus de 100 livres.

ADRESSER AU GÉRANT DU CASINO,  
31 Rue Côté,  
MONTRÉAL.

## LE "CRUSADER",

*Organe de la Ligue de St. Sébastien.*

LONDRES ET DUBLIN.

Abonnement pour le Canada (y compris frais de poste) - - - - \$2.00.  
Prière d'adresser: nom, prénom et adresse avec le montant de l'abonnement au soussigné qui est autorisé à représenter la Ligue en la Puissance du Canada.

ALF. LAROCQUE,  
Chev. de Pie IX.

Au "Casino" ou au  
No. 291 rue Dorchester, Montréal. }

## "THE CRUSADER",

*Devoted to the Restoration of the temporal power of the Pop.  
issued by the League of St. Sebastian.*

LONDON AND DUBLIN.

Per annum (for the Dominion prepaid) - - - - - \$2.00.  
Please send name and address to undersigned who is authorized to represent the League in the Dominion.

ALF. LAROCQUE,  
Knight Pius IX.

Address "Casino" 31 Côté Street or  
291 Dorchester St., Montréal. }

## L. P. HEBERT,

ARTISTE, SCULPTEUR, DESSINATEUR,

EXÉCUTANT

STATUES, BUSTES ORIGINAUX,  
PORTRAITS AU CRAYON,7, —RUE SAINT DOMINIQUE,—7,  
MONTREAL.

## D. DESNOYERS, M. D.,

TREMONT, CORNER ELLIOT ST., BOSTON.

*Over Parker's Drug Store.*

## A. GUY,

NOTAIRE

SOUTH DURHAM

COMTÉ DRUMMOND.

## ADOLPHE LAMARCHE,

MÉDECIN,

No. 638—RUE ST. JOSEPH,—No. 638,  
MONTRÉAL.

## L. E. OLIVIER,

MÉDECIN,

ST. FERDINAND D'HALIFAX, P. Q.

HERMENEGILDE FORTIER,

H. C. S.,

No. 33 RUE ST. VINCENT, No. 33,  
MONTRÉAL.

## ANNONCES.

ST. MICHAEL'S ASSOCIATION  
FOR THE RELIEF OF PONTIFICAL  
ZOUAVES

PRESENTLY UNDER ARMS IN SPAIN

*And Wherever, in the Future, they may be Fighting for the Holy  
Father, and for the Liberties of the Church.*

EXECUTIVE COMMITTEE IN NEW-YORK.

JOHN D. KEILEY, Jr., *Chairman.*JOHN McANERNEY, Jr., *Recording Secretary.*HAROLD HENWOOD, *Corresponding Secretary.*PATRICK FARRELLY, *Treasurer.*

The object of this Association is to afford aid to the wounded, or otherwise suffering, Pontifical Zouaves, and other Crusaders, who now are, or may hereafter be, in arms, under lawful authority, fighting for the liberties of the Pope, and of the Catholic Church.

*Contributions, large or small, given as marks of sympathy for these armed Champions of Religion, will be gratefully received, and acknowledged, publicly or privately, according to request. They may be addressed to any of the Members of the Committee at*  
LOCK BOX 487, NEW-YORK CITY.

## ONÉS. AUGER,

H. C. S.,

No. 122—RUE CRAIG.—No. 122  
MONTRÉAL.

## J. A. CHAGNON, AVOCAT,

*Dé la Société Cabana & Chagnon,*

SHERBROOKE, P. Q.

## J. P. MARION

NOTAIRE

34, RUE ST. JACQUES, MONTREAL

*Agent d'Assurance sur la Vie—Boîte 230½, P. Q.*

## A. PICHE,

MÉDECIN.

No. 165, RUE ST. CONSTANT, MONTRÉAL.

## J. H. GUILLET,

CONSTABLE,

No. 56 Central Street, room 6

LOWELL, MASS.

## A. BENJAMIN CHERRIER

PROPRIÉTAIRE-ÉDITEUR

DU "QUEBEC DIRECTORY"  
QUEBEC.

INFIRMERIE DE CHEVAUX

ET

ETABLISSEMENT VÉTÉRINAIRE

J. A. COUTURE

*Médecin Vétérinaire du Collège McGill.*

BUREAU: 313½, RUE ST. JOSEPH, MONTREAL

*Ouvert de 8 hrs. A. M., à 7 hrs. P. M.*

*48 Boulevard St. Jean*  
*Montréal*